

Adrian Tudurachi

L'Académie Roumaine
Institut de Linguistique et d'Histoire Littéraire
« Sextil Pușcariu »
adrian.tudurachi@acad-cj.ro

 <https://orcid.org/0000-0002-7595-9289>

PHILOGOLOGIE ET DISCOURS DE HAINE. POUR UNE LECTURE DES TEMPORALITÉS DES VOCABULAIRES HOSTILES

Philology and hate speech

ABSTRACT

The article aims to consider the possibility of a philological approach to hate vocabulary. Starting from the Victor Klemperer's critical reception – the known author of a “philological notebook” (1996, 2000a, 2000b) regarding the forms of verbal violence during the Nazi regime – the study examines a model of the “everyday life philology” (Porter J. 2018) and its specific conditions of analysis of temporality in relation to insults and their social destiny. Our main hypothesis, based on Judith Butler (2004) work, is that “hate”, seen from the perspective of historicity and verbal transformations, is not only an inventory of toxic words, but also a resource for subjectivation processes. The article analyzes, as a representative case, the historical uses of a hate word in the Romanian culture between the two Revolutions of 1848 and 1989.

KEYWORDS: philology, hate, Victor Klemperer, political emancipation, processes of subjectivation.

Ma réflexion concerne la dimension temporelle du discours de haine et sous-tend un plaidoyer pour la compréhension de la profondeur historique des vocabulaires hostiles. En fonction des raisons que je ne vais pas examiner dans cet article, les approches des mots de haine sont dominées par le « présentisme », privilégiant les enjeux juridiques, politiques ou sociales (Bianchi 2021 : 13–14), et mobilisant – comme ressource descriptive – des perspectives synchrones, notamment des outils rhétoriques, pragmatiques ou sémiotiques. Dans mon approche, qui n'est pas exhaustive sinon centrée sur les conditions d'une telle réflexion, les questionnements visent la manière dans laquelle le temps affecte l'expression de la haine et surtout la position d'observation qui permet d'apprécier cette inscription particulière des vocabulaires hostiles. Si j'engage dans cette réflexion la discipline de la philologie c'est pour rendre compte d'un rapport à l'historicité qui peut être moins précis de point de vue méthodologique, compte tenu des sens multiples de la philologie (Gumbrecht 2003 : 1–4), mais plus ouvert à une dimension critique (Porter J. 2000). À cet

égard, la réception des écrits de Victor Klemperer, qui fait valoir son identité de « philologue » pour rapporter la violence linguistique pendant le régime nazi, offre un matériel intéressant pour problématiser la possibilité d'un point d'observation qui répond aux crises de la modernité par une attention aux conditionnements temporels. À cette discussion de positionnement disciplinaire, j'ajoute le rappel de l'hypothèse de Judith Butler sur la performativité du discours de haine, vu comme « un nœud complexe d'horizons temporels ». Dans la deuxième partie de mon article, je propose l'étude de cas d'une famille de mots dépréciatifs dans la culture roumaine, concernant la dépossession radicale, pour commenter la destinée politique et esthétique de ce vocabulaire et la distribution historique de sa visée destructive ou, par contre, émancipatrice.

UNE « PHILOGIE CRITIQUE »

Le journal de Victor Klemperer (1881–1960), tenu entre 1933 et 1945, est un document particulier de la culture humaniste entre les deux guerres par sa détermination de suivre les changements subis par la langue allemande dans le cadre du régime nazi. Les notations concernent l'abus des superlatifs et la fréquentation des représentations totalitaires, la mobilisation de l'agressivité du discours sportif ou du mysticisme du discours religieux et bien d'autres techniques linguistiques ou discursives qui relèvent de la dévalorisation de la délibération rationnelle et qui appuient le contrôle des masses par la propagande (cf. Young 2005, 48). Le journal retient également la normalisation de la violence verbale (invective, insulte, calomnie, appellation injurieuse etc.) dans le cadre d'une politique qui légitime la haine et la destruction de l'autre (Kacprzak 2012 : 339*sqq* ; Aubry 2012 : 383, 389 ; Bravo 2000 : § 21–38).

Ce qui donne à réfléchir est le fait que ce rapport subjectif sur la langue totalitaire a été imaginé comme « carnet » ou « notes » d'un « philologue », expression maintenue dans le titre de l'essai paru en 1947, *LTI – La Langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue* (Klemperer 1996 ; cf. Klemperer 2000a ; Klemperer 2000b). Bien entendu, expliquer en quoi cela relève de la philologie n'est pas une tâche simple. La difficulté tient, d'une part, au genre qui accueille ces notes, un « journal » qui ne se soumet guère aux exigences de la discipline académique. De l'autre, il y a la différence visible entre cette démarche philologique en contexte totalitaire, ses conditionnements historiques et ses objets, et l'univers de la philologie au XIX^e siècle animé par la « nostalgie passéiste », et notamment par la « rêverie préromantique pour le Moyen Age des courageux chevaliers, des blanches dames et des troubadours énamourés » (Gumbrecht 2018, 8 ; cf. Gumbrecht 1986). En effet, cette « philologie » de Klemperer, il faut la définir, car elle n'est pas déterminée ni par un programme méthodologique, ni par des pratiques institutionnelles.

Par rapport à la question qui m'intéresse ici, on peut cerner deux lignes de réponse. La première prend comme point de départ les écrits de Klemperer d'avant la période nazie. On y voit le philologue de carrière qui a été pris dans un contexte historique malheureux, mais qui exerce son métier selon les principes de la discipline académique déjà apprise. Fondamental dans cette interprétation est son attachement pour les idées de Karl Vossler, manifesté dans les articles des années '20 (Samson 2002 : § 11–12). Ce qu'on en récupère

est une méthode « idéaliste », qui met en relation les faits de langue avec des faits de l'esprit collectif. La tâche de la philologie est la « connaissance de la culture » d'un pays : les analyses linguistiques impliquent plus que l'observation des détails grammaticaux ou lexicaux, elles recueillent des aspects sémantiques et communicationnels en mesure de rendre le portrait d'une société ou d'une époque. Dans ce contexte, la philologie est une technique par laquelle on attribue des valeurs de psychologie collective à la langue. S'il est difficile d'identifier dans les écrits de Klemperer une méthode textuelle proprement dite, les commentateurs désignent par « philologie » les qualités d'une application méticuleuse au matériel linguistique qui valorise l'acuité du regard, la subtilité et une capacité exceptionnelle d'accéder aux couches discursives profondes. Il s'agit en fait d'une connaissance du « non-visible » : « pourrait-il être du devoir du philologue, qui veille en chaque humaniste, de traquer les infiltrations des paradoxes (...) donnant " priorité au non-visible sur le visible " » (Aubry 2012 : 408). Ce qu'il faut remarquer est que cette « philologie » est dépourvue de toute dimension historique. Soit on y voit une forme d'analyse de discours avant la lettre (Samson 2002 : § 23–60), soit une stylistique ayant assimilé la perspective abyssale de la psychanalyse (Aubry 2012 : 376, 394), soit une science sans nom de « la langue qui pense » (Samson 2012 : 416–417 ; Vodoz 2000 : § 18–27), la « philologie » de Klemperer est vue comme une science du discours essentiellement synchrone et statique, une rhétorique en effet (Aubry – Turpin 2012 : 37) d'où tout rapport au passé a été éliminé.

La deuxième réponse, qui est illustrée par les interprétations de James Porter et de Georges Didi-Huberman, se concentre sur les circonstances exceptionnelles du totalitarisme et de la modernité. La philologie puise dans la crise : ce n'est plus une science de la langue qui valorise la subtilité du linguiste dans un contexte sombre – c'est le contexte sombre qui engendre un geste philologique particulier. Je dois dire d'emblée que la dimension temporelle y est essentielle. James Porter parle de Victor Klemperer dans un article sur la « philologie en exil », où il analyse également le positionnement de Theodor Adorno et de Erich Auerbach (2018 : 106–129). Dans cette lecture, Klemperer n'est plus une figure isolée : Porter le place dans une série de la philologie constituée par la modernité et aggravée par les crises du XX^e siècle. C'est une tradition qui trouve son appui dans la pensée de Nietzsche (Porter J. 2000) et qui s'avère différente de la discipline nationaliste de la philologie du XIX^e siècle. Bien entendu, par rapport aux humanistes qui éprouvent l'expérience concrète de l'exil après l'arrivée du régime nazie au pouvoir, Klemperer représente un exil métaphorique. Dans son cas, la « philologie en exil » désigne principalement le changement d'objet, le remplacement des œuvres classiques avec les faits de la langue quotidienne. La philologie s'exerce sur un territoire qui ne lui est pas propre, elle s'« exile » dans la langue de tous les jours. Il y a aussi un sens de cette de-territorialisation de la philologie qui concerne le jeu des temporalités : l'interrogation du passé, devoir par excellence du philologue, est ici portée décidément depuis le présent. Les racines, les mots anciens, leurs évolutions et leurs données originaires ne sont évaluées qu'en fonction des angoisses actuelles. Les notes « philologiques » de Klemperer n'offrent point la reconstitution fidèle d'un état de la langue : c'est un acte de déconstruction et de réorganisation du passé autour d'un sujet et de ses partis-pris, et surtout autour de son expérience traumatique. En effet, Porter ne fait que retravailler dans l'interprétation de Klemperer une conceptualisation de la « philologie critique »,

développée dans son étude sur Nietzsche : sur le fond d'incertitude et de scepticisme par rapport à la connaissance du passé, la philologie n'est qu'une reconstruction mobilisée par les besoins et les inquiétudes du sujet présent. Cette discipline antique devient ainsi un art de la subjectivation, ce qui la rend essentiellement moderne : « Nietzsche's philology thus reveals a form of knowledge that is peculiarly modern. It is this capacity and willingness to look uncertainty in the face and to assume the burden of being a modern subject that typifies his new and radical philology (...) even at the cost of making philology a self-consuming activity in the process: henceforth, that object is the philologist as subject » (Porter J. 2000 : 58). Dans cet examen critique d'un espace d'incertitude radicale – qui est la seule possibilité de rapporter le passé – l'engagement du présent devient nécessaire. Scruter la langue, récupérer sa mémoire et ses corpus, n'est possible que par un renversement incessant des temps : Porter identifie dans le geste subjectif de Klemperer qui interroge l'histoire des mots de la propagande nazie un mouvement entre présent et passé qui est propre à la philologie dans la modernité, et indiscernable de son rapport aux crises et au traumatismes collectives.

On retrouve le même jeu des temporalités, bien qu'avec une autre « mécanique », dans la philologie imaginée par Georges Didi-Huberman. Son commentaire fait partie d'un projet plus ample portant sur les émotions et leur condition plurielle (Didi-Huberman 2023), et se concentre sur le témoignage donné par Klemperer face à la violence d'un discours qui l'affecte directement : « le philologue *écoute malgré tout* l'agent de la Gestapo dans le temps même où celui-ci frappe à toute volée sur le crâne en hurlant ses insultes. C'est qu'il y a une philologie à élaborer pour les insultes elles-mêmes » (Didi-Huberman 2022 : 59). Au cœur de cette approche est la préoccupation philologique pour les détails, que Georges Didi-Huberman qualifie soigneusement comme « symptômes ». Ce qu'il écarte par cette conceptualisation est la possibilité de confondre l'attention au détail avec la passion indiscriminée pour les petits fragments textuels : « il y aurait selon le philologue – comme pour le psychanalyste – un « contenu de vérité historique » là même où l'écriture sait témoigner d'un regard attentif aux moindres choses quand celles-ci ne sont pas simples futilités, mais symptômes porteurs d'affects autant que de leurs clivages » (2022, 31). Par le « symptôme » on souligne la présence d'une affection comme réalité objective (« vérité historique »), qui explique à la fois la force de son émergence, sa dimension réduite et son comportement incontrôlable. Didi-Huberman a accordé une place importante au symptôme dans son histoire de l'art (2016 : 858–880 ; 2000 : 40–50 ; cf. Hagelstein 2005 : 81–96). Il désigne la valeur disruptive d'un passé qui se manifeste non pas par des continuités dans le cadre des traditions, mais par de petits surgissements – des « survivances » portées par une force affective énigmatique dans un présent dont elles troublent les lignes de cohérence. Les symptômes sont des « événements critiques » (2016 : 862), qui mettent en échec le sens et la perspective intégratrice d'une histoire. L'histoire de l'art qui en résulte s'organise autour de la notion de l'anachronisme, vue comme expression de l'existence plurielle des temporalités et de leur nécessaire entrecroisement. Le fait que Didi-Huberman mobilise le symptôme dans son interprétation de Klemperer nous montre à quel point la question temporelle est importante dans la compréhension de la haine. Par les mots hostiles, c'est un passé qui se manifeste et fait surface en présent, par-dessous la propagande et ses détournements sémantiques. Le philologue n'est plus l'œil subtil qui cerne le sens, mais l'organisme attentif qui est surpris par le mot, sollicité

par une survivance qui s'érige contre le temps causal, contre les narrations officielles, et finalement contre le sens lui-même. Son « affection » n'est que l'adhésion à ce détail qui émerge du passé, pour brouiller la représentation homogène projetée par la langue de la propagande. Le philologue est le témoin de cette affection collective qui vient au présent pour réclamer son espace, et il est aussi celui qui a l'obligation de l'élucider. De ce point de vue, son attention au passé joue un double rôle, car elle tient à la fois du métier et de la discipline antiquaire, et de la reconnaissance d'un jaillissement, attestation affective d'une « vérité historique ».

Ce qu'il faut souligner est que par rapport à l'interprétation de Porter, l'implication du jeu temporel chez Didi-Huberman est un fait objectif (le symptôme manifeste une force d'émergence qui émane des réalités historiques-mêmes) et plus complexe : car le symptôme n'engage pas seulement le passé dans le présent, il s'ouvre aussi vers le futur. La même faille qui subvertit l'articulation sémantique du mot et qui porte le passé dans le présent, mobilise l'espoir et l'horizon de l'avenir. Le philologue s'accroche au petit morceau de texte non pas seulement pour rappeler les nuances accumulées dans son passé, mais aussi pour y voir des possibilités secrètes d'un devenir différent. Dans un commentaire de la récurrence du mot *symptôme* dans le vocabulaire de Klemperer, l'historien de l'art constate que l'analyse philologique du discours nazi peut constituer le lieu d'un désir : « Voilà pourquoi il était si nécessaire de rendre justice à ces innombrables choses minuscules qu'il notait dans son Journal : des symptômes, c'est-à-dire les documents, les plus précieux qui fussent, d'une mémoire refoulée de l'histoire officielle. Mais aussi les témoignages d'un désir de prendre part à quelque futur, à quelque possible devenir. « Je tends toujours l'oreille aux "symptômes" (ich höre immer auf "Symptome") », écrit Klemperer dès le début de sa chronique (12 avril 1933) » (2022 : 121). Le geste philologique qui assume une archéologie de la violence découvre ainsi une charge affective capable de tourner en espoir et émancipation, même si l'émergence du passé, ainsi que l'ouverture vers l'avenir, restent sous le signe de la faiblesse – car l'espoir révélé par la haine et mobilisé par les « symptômes », est, selon la formule que Georges Didi Huberman tire du journal de Klemperer, un « faible espoir ».

Si on repose la question de Gumbrecht concernant « les pouvoirs de la philologie » face à l'insulte et aux vocabulaires hostiles, la réception des écrits de Victor Klemperer nous montre une disponibilité réflexive devant les temporalités. La philologie n'est pas ici la discipline d'un passé unique, envisagé comme un avancement simple et linéaire orienté vers le futur, mais un dispositif épistémique plus souple – une forme d'attention éduquée – capable de saisir le jeu des temps, le positionnement multiple dans la durée et la réaction aux seuils négatifs, aux crises et aux traumatismes. Dans ce cas, la posture philologique assume l'ambivalence du vocabulaire de la haine, et son attention au temps fait resurgir cette instabilité, précipiter le balancement de l'insulte, accélérer ou présager sa transformation.

LA DOUBLE TEMPORALITÉ DU DISCOURS DE HAINE

Pour mieux comprendre cette articulation des temporalités dans le vocabulaire de la haine, je rappelle la démonstration de Judith Butler, *Excitable Speech. A Politics of the Performative*, traduit en français sous le titre *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*. Réflexion dont l'élaboration date de 1995, comme prise de position dans le débat américain sur le « hate speech », elle se distingue par la place accordée à la temporalité. La thèse principale est que la haine n'est pas signifiée par des expressions qui soient d'emblée associées aux actes hostiles : il n'y pas un vocabulaire haineux prédéterminé, seulement des paroles détournées à des fins violentes dans certaines circonstances d'énonciation. De la sorte, l'insulte est instituée par un détournement de sens, par la rupture d'une origine, mais ce détournement-même doit être consacré, implique un régime d'usage qui est appuyé par une histoire des utilisations. Ce qui constitue le vocabulaire de la haine est la répétition des tours agressifs, la reprise des insultes déjà reconnues, l'imitation des pratiques hostiles établies. Il y a, dans cette rupture par rapport à l'origine, une accumulation d'occurrences, la mémoire d'une collectivité qui a repris l'insulte et lui a donnée statut réitérable de discours de haine. « La communauté et l'histoire des personnes qui ont prononcé ces mots ne sont-elles pas évoquées comme par magie au moment où ces paroles sont prononcées ? » se demande l'auteure (Butler 2004 : 78). Or, la distance entre l'origine du mot et son emploi haineux se mesure dans le temps, par la succession d'utilisations nocives. Apprécier cette distance, constater la rupture, comparer implicitement le sens d'origine et sa manipulation hostile – est une fonction fondatrice pour l'acte de haine. La temporalité de ce vocabulaire correspond donc d'abord à l'histoire des usages collectives, à la mémoire des insultes reprises qui s'est insérée entre le mot et son emploi haineux, qui s'est posé entre une origine et sa manipulation violente.

Mais il y a une deuxième conséquence au niveau des temporalités. L'intervalle entre le discours de haine et son origine agit comme un espace sans contrôle, qui s'est émancipé de la tutelle étymologique, qui s'est détaché des emplois usuels du mot et s'est ouvert à la signification performative, à sa re-sémantisation en situation. Ainsi, l'intervalle ne détermine-t-il pas seulement l'historicité de ce discours, mais aussi sa dérive. Car ici, dans cette temporalité des usages malignes, il n'y a point de règle, seulement des reprises, des retours, des récurrences en rupture par rapport à l'origine. Ce que Butler tient à souligner est que l'expression haineuse, libérée de toute prescription, ne cesse de re-produire son sens. L'insulte est un mot rendu disponible, jusqu'à des réappropriations positives : en tant que parole instituée par une rupture, elle reste ouverte pour d'autres évolutions, imprédictibles, même à l'encontre de sa vocation hostile (2004 : 36). C'est ici que réside selon l'auteure américaine le double aspect de la temporalité du discours de haine. D'une part, la haine est constituée par l'histoire des usages hostiles, de l'autre, par sa disponibilité à des réinvestissements. Il ne s'agit pas seulement du temps de la répétition, celui du passé, mais aussi du temps de son itérabilité qui s'ouvre vers le futur. C'est ce qui justifie la formulation de la haine, en tant que « acte », comme croisement d'historicités multiples : « ...un «acte» n'est pas un événement momentané, mais un nœud complexe d'horizons temporels, la condensation d'une itérabilité qui excède le moment qu'elle suscite » (2004 : 35).

Revenons à cette capacité singulière, que Butler associe à l'itérabilité de discours de haine, d'être « disjoint de son pouvoir de blesser ». Comment est-il possible de renverser la haine ? Comment la réinventer « sur des modes plus positives » ? La réponse indique les processus de subjectivation. Concrètement, il s'agit d'interpréter l'insulte comme une forme des conduites potentielles. Les comportements visés par l'acte de stigmatisation, l'identification négative de certaines gestes et postures constitue une réserve d'instructions, une ressource des pratiques et des techniques. L'objet de la haine, ce que définit le statut marginal d'une personne par rapport au corps social – l'aspect corporel ou vestimentaire, l'identité sexuelle, ethnique ou religieuse –, est en mesure de donner une forme à la vie. Ce qui est en jeu ici est ce que Michel Foucault comprend par l'institution des pratiques du sujet et des techniques de soi : « les procédures... qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins » (Foucault 1994 : 213). Dans l'intervalle de dérive ouvert par la performance de la haine devient possible l'appropriation et la transformation des particularités identitaires négatives et leur conversion en « possibilité d'action ». Le répertoire des expressions haineuses est disponible pour réinventer le sujet sous une forme déterminée – et cela par un passage de ce qui est exclu à des techniques qui peuvent être reprises et assumés :

Si les discours de haine visent à réduire au silence celui à qui ils s'adressent, mais s'ils peuvent en même temps renaître dans le vocabulaire de celui qui a été réduit au silence, sur le mode d'une réplique inattendue, alors la réponse au discours de haine « désofficialise » le performatif et se l'approprie à des fins non ordinaires. (...) Un terme (...) peut en venir à prendre une signification qu'il n'a jamais eue auparavant, il peut promouvoir les intérêts de sujets auparavant exclus de sa juridiction (Butler 2004 : 211).

Cette « exclusion » de certains intérêts de sujets est l'objet proprement politique de la haine en tant que technique de soi. Ce qui la distingue est le caractère inédit des pratiques et des procédures de subjectivation qu'elle prescrit. Elle fait découvrir au sujet des identités en marge, des territoires interdits, des techniques sous stigmaté. Dans ce processus qui passe de la blessure à l'appropriation, la haine devient un vecteur d'émancipation qui participe aux soulèvements, qui inaugure de nouveaux modes, qui donne voix à ce qui était muet. Mais, il faut insister, la dimension temporelle en est essentielle. C'est le temps, l'inscription du vocabulaire haineux dans une histoire, l'engagement d'une durée orientée à la fois vers le passé et vers l'avenir, que rend possible la vocation émancipatrice de l'insulte. Aussi, Judith Butler se demande-t-elle si le rappel de l'histoire ne contribue à réduire l'efficacité de l'insulte, sa capacité de blesser : « L'acte discursif accompli par le discours de haine n'apparaîtrait-il pas moins efficace, plus enclin à l'innovation et à la subversion, si nous prenions en compte la temporalité de la « structure » qu'il est censé formuler ? » (2004 : 41).

Conçue comme une analyse des aspects performatifs du discours de haine, la démonstration de Butler est centrée sur des études de cas récents et leurs débats dans la justice ou la presse américaine, le jeu des temporalités étant déconnecté de l'histoire et de ce qui la met en marche. Plusieurs questionnements concernant l'engagement de la haine dans le temps restent ainsi sans réponse : qu'en est-il de la dynamique historique des vocabulaires

de haine, le rythme de sa récurrence, la force de sa reprise ? Comment s'exprime-t-elle l'ambivalence de l'insulte et de l'émancipation dans les circonstances concrètes d'une société et d'une époque ? Comment participe-t-elle aux seuils de l'histoire sociale et politique ? Quel rapport enfin avec les formes qui véhiculent les mots (œuvres, discours, poncifs) ou, autrement dit, quel rapport entre haine et esthétique ?

ÉTUDE DE CAS : LE VOCABULAIRE DE LA DÉPOSSESSION RADICALE DANS LA CULTURE ROUMAINE MODERNE, ENTRE STIGMATE ET ÉMANCIPATION

En 1990, dans un des épisodes les plus connus de la lutte politique en Roumanie après la chute du régime totalitaire, on assiste à la récupération d'un terme dépréciatif, *golani*¹, comme technique d'une action politique. En réaction à une insulte jetée par le chef de l'État, qui avait nommé *golani* les manifestants pour la démocratie, le mot a été repris en guise de parole identificatrice. On écrit de nombreux articles des journaux sur cette nouvelle figure publique, on dresse des affiches et des pancartes qui mentionnent le mot, on en fait des chansons, on écrit des livres qui l'évoquent dans leur titre². Ceux qui s'y identifient se revendiquent d'un peuple non-représentatif, qui n'a pas lieu sur la scène politique. Par ce mot, on cherche de nommer une diversité des formes sociales unimaginable à l'aide de toute autre représentation politique disponible. On rapporte ainsi que les manifestants portaient des écussons avec ce mot : le terme était censé marquer la présence d'un sujet, associée fréquemment à la première personne du singulier ou du pluriel, à l'évocation du genre, du rôle dans la famille ou des occupations, et, simultanément, un positionnement politique inédit, dans un espace public dont on force l'élargissement. Se revendiquer de ce groupe identifié par une injure, c'est donner de la voix et assurer des droits à des typologies exotiques, sans catégorie prédéfinie, avec des classes singulières voire impossibles, qui puisent directement des conduites modestes des individus et qui font coïncider le trajet subjectif et l'action politique.

Dans la culture roumaine, *golani* avait fait son apparition sur la scène publique dans le contexte révolutionnaire de 1848. On le retrouve dans les pamphlets de l'époque, dans les narrations satiriques ou dans les mémoires des contrerévolutionnaires pour décrire et stigmatiser les sujets du mécontentement (Lăcusteanu 2016). De manière péjorative, on disait des acteurs de la Révolution qu'ils étaient *vagabonzi* (« voyou », « clochard »), *desculți* (« va-nu-pieds »), *golani* ou, collectivement, *golănimă* (Cazacu 1953 : 130–133). Leur signification renvoie au positionnement social des révolutionnaires. Une autre expression utilisée pour désigner le même groupe, *crai* (« pauvres hobereaux », « racaille » ; littéralement et de manière péjorative : « prince »), éclaircit cet aspect : il ne s'agit pas de la

¹ Mot péjoratif : « pauvre diable », « gueux ». On l'utilise également collectivement, *golănimă* : « gueu-saille », « l'ensemble des gueux », « la racaille » ; littéralement : ceux qui sont dénudés, dépourvus de vêtements ou de moyens de vivre. Cf. *gol* = « celui qui est nu ».

² Alexandru Paleologu, *Souvenirs merveilleux d'un ambassadeur des golans. Entretiens réalisés avec Marc Semo et Claire Tréan*, Paris Éditions Balland, 1991.

pauvreté, ni d'une extraction basse ou modeste, mais du déclassement. La dépossession signifie le positionnement hors de l'ordre des classes : ne rien avoir veut dire ne participer point au tissu social, ne pas tenir compte des pratiques et des règles convenues, ne pas s'y intégrer. Ils s'opposent de ce point de vue à la fois au pouvoir politique, aux élites, aux habitants de la ville (nommés parfois « bourgeois ») ou au peuple, comme figure symbolique du corps social en son entier. La dépossession veut dire, sur le plan de la politique, une existence sociale réduite à la présence dans la rue, dans des masses mouvantes ou dans des groupuscules errant dans la ville, ce qui n'est, bien entendu, qu'un non-lieu, une autre hypostase de la dimension hétérotopique de cet objet de haine.

L'histoire de cette insulte n'est pas de tout homogène et son usage dans le cadre d'un vocabulaire hostile, une fois établi, est plusieurs fois remis en question. En effet, si on poursuit l'évolution de *golan* entre le moment de sa découverte lors de la Révolution de 1848 et le moment de sa redécouverte en tant que signe d'une émancipation sociale et politique lors de la Révolution de 1989, ce qu'on constate n'est pas une continuité, ni une réinvention soudaine dans le contexte postcommuniste, sinon le basculement fréquent entre hostilité et identification, entre expression de la violence et aspiration pour un avenir meilleur. Sa dynamique sémantique n'est point définitive, mais par contre réversible : plusieurs fois la haine est dépassée, pour être, une fois de plus, instituée. Qu'est-ce qui détermine ces sorties multiples du domaine de la haine ? À force d'observer les récurrences du *golan* durant un siècle et demi, on doit conclure qu'elles sont dues à la composition entre plusieurs ressources : les techniques de soi disponibles pour la société roumaine, le rôle des médiations et des formes qui reprennent ce vocabulaire et l'importance politique des marges sociales.

Le premier moment où l'expression de la dépossession devient support d'un processus de subjectivation intervient trois décennies après la Révolutions de 1848, grâce à la médiation littéraire. La figure du révolutionnaire et ses attributs négatifs sont repris en 1878, dans une comédie, *O noapte furtunoasă*, écrite par Ion Luca Caragiale (1852–1912). Un personnage, jeune journaliste avec des idées révolutionnaires et des aspirations littéraires, est appelé de manière péjorative *coate-goale* (« pauvre diable », « gueux », « coude percé » ; littéralement : « coudes dénudés », le mot étant construit par la même racine que *golan* ou *golănime*), *mațe-fripte* (« mort de faim » ; littéralement : « intestins brûlés »), *bagabont* (cf. *vagabond*) (Iordan 1975 : 197–205). La comédie, qui est entrée dans l'inventaire « classique » de la littérature roumaine, reste une présence constante dans les représentations théâtrales et dans les programmes scolaires tout au long du XXe siècle ; c'est, sans doute, ce succès qui a assuré la redécouverte du répertoire des stigmates politiques, l'attention particulière qu'on lui prête et sa longue carrière dans la culture roumaine. La comédie assure, par la complexité des représentations qu'elle associe au vocabulaire hostile, la détente imaginative qui soutient des évolutions sémantiques loin du domaine déjà circonscrit par les expressions péjoratives. Monter l'insulte sur la scène c'est l'ouvrir à des parcours divers, en fonction des représentations plurielles des manières de se conduire en tant que sujet.

On peut constater d'emblée la construction d'un sujet de désir. Celui qui est qualifié *coate-goale* est un personnage qui, par sa conduite déliée des contraintes sociales, par sa non-appartenance, menace la cohésion de la famille bourgeoise. Il poursuit les filles et les femmes, il suscite des affections dangereuses et il est la figure d'un amour-passion,

romantique, capable de nuire, par sa condition même, à la structure sociale. Des échos de cette figure retentissent dans la première moitié du XX^e siècle : c'est une association commune dans la presse d'évoquer *coate-goale* comme présence immorale, en lien avec les histoires d'adultère. Sur une tradition parallèle, une prose de Liviu Rebreanu (1880–1944), publiée en 1910 sous le titre *Golanii*, reprend le thème érotique dans le monde marginal des dépossédés. Ce qu'elle raconte, un amour et une relation de dépendance dans les conditions invraisemblables de la prostitution, articule désir et exclusion sociale. On y voit un proxénète, une figure odieuse de « maquereaux », marqué par sa condition en marge de la société et hors la loi, qui, paradoxalement, souffre de la trahison de la fille qu'il exploite. C'est cette passion et les affections qu'elle inflige au protagoniste qui réduisent la distance éthique et créent la possibilité de s'y identifier : à force de suivre l'histoire d'un amour trahi, on se met à la place d'un personnage dont la position sociale et surtout la morale ne correspondent aucunement aux valeurs convenues.

Il existe également une filière intellectuelle, qui élabore un sujet créateur autour des figures de la dépossession et qui puise son imaginaire dans la même comédie de I.L. Caragiale, précisément dans l'identité de journaliste-poète associée à la figure de la pauvreté absolue. En effet, très tôt, *coate-goale* devient un représentant de la bohème. Seulement deux années après la pièce de Caragiale, en 1880, Mihai Eminescu (1850–1889) reprend dans un article l'expression, « le logothète (secrétaire) *coate-goale* », pour faire la critique du faux savoir et de l'imposture dans le monde de l'école (2000 : 1455). Les prétentions intellectuelles et la condition misérable se combinent pour projeter une figure à mi-chemin entre satire et manifeste social. Dans cette lignée, le stigmaté devient une image de l'écrivain prolétaire et elle justifie une revendication identitaire marquée par des accents idéologiques. Zaharia Stancu (1902–1974), qui revient en 1954, en contexte communiste, sur un article qu'il avait publié entre les deux guerres, utilise le thème de *coate-goale* pour décrire la vie de l'artiste appauvri, en tant qu'expérience universelle de l'artiste dans le régime capitaliste : « Mais l'histoire de l'écrivain *coate-goale* – l'histoire de tous ceux qui avaient les coudes percés, et non seulement les coudes – est vraie, trop vraie » (1954 : 1).

Mais à part les techniques de soi et les médiations littéraires, ce sont les marges sociales et leur rapport à la politique qui déterminent les oscillations du vocabulaire de la dépossession. *Golan* et la constellation lexicale de la dépossession illustrent une position sociale extrême, qui à la fois menace la société et fournit la ressource de son changement. Néanmoins, le dépassement du stigmaté n'est pas simple. Examiner l'émergence politique de la sphère de la dépossession et sa transformation en modèle d'un sujet c'est suivre une lutte pour la revendication de cette masse sans nom, une oscillation d'un côté ou de l'autre du seuil politique, et un parcours long et pénible de la reconnaissance, dont les sinuosités suivent de près le changement des régimes sociaux. Dans les premières décennies du XX^e siècle, à l'aide des termes négatifs de la sphère de la dépossession, on qualifie la violence de l'État ou des partis. On utilise des syntagmes tels que *golănimă de partid* (« la racaille de parti »), *golănimă electorală* (« la racaille électorale »), *golănimă legiferantă* (« la racaille qui donne des lois »). La même action politique hors norme, émanation d'un positionnement en marge du corps social, est distribuée dans des rôles opposés : elle désigne, en deçà du politique, le peuple indistinct et appauvri qui n'arrive pas à l'expression publique et, au-delà du politique, la violence collective dépourvue de règles et de l'attention à l'autrui. Le sens de la dépossession, dans son équivoque, reste sur le seuil

de la politique, comme une ressource potentielle. Le processus de politisation est incertain et inachevé, tout comme les processus de subjectivation : ce qu'on représente par *golan*, *golănime*, *coate-goale* reste collectif, essentiellement massif et sans visage. Le changement de régime après la Seconde Guerre mondiale suspend tout accès de ce vocabulaire à la politique. Le totalitarisme dénonce la possibilité d'une action politique sans ancrage social et idéologique – autrement dit, la possibilité de situer un peuple hors des classes et de la stabilisation doctrinaire du discours. On trouve dans un article de 1948 la dissociation entre la politique émancipatrice marxiste et le vocabulaire de la dépossession : « dépourvu de conscience de classe, sans une détermination marxiste, *golănimea*, selon le nom donné par les historiens officiels à cette couche basse révolutionnaire, a pu s'associer à des éléments bourgeois, les mêmes éléments qui n'ont pas seulement trahi la révolution, mais qui ont également nié son caractère socio-politique, tout en laissant l'impression d'une lutte entre les classes » (Dăscălescu 1948 : 1).

Durant quatre décennies, cette interprétation a exilé les vocabulaires de la dépossession loin de la vie politique, pour les associer, une fois de plus, à des non-lieux. Les *golans* habitent la rue, peuplent les banlieues ou représentent les gens qui s'agitent dans les stades, en alternance avec les hooligans. Le retour de ces expressions immédiatement après la chute des régimes communistes dans l'Europe de l'Est en 1989 évoque le besoin d'interroger les marges sociales, de donner voix à leur quantité et surtout à leur diversité, après un intervalle long d'exclusion de la vie politique. Et on ne peut mesurer l'importance et la fréquence du terme *golan* en 1990 qu'en le rapportant à la restriction générale de la participation aux affaires publiques pendant l'époque communiste : sa compréhension large des conduites subjectives correspond en effet à l'immensité de ce peuple exclu par le régime totalitaire. Comme si l'interdiction portée par la haine aurait intensifié la possibilité de l'émancipation latente dans ces expressions hostiles.

EN GUISE DE CONCLUSION : OUVERTURES

Reconnaître le fait que la haine est un objet historique et mobiliser une « philologie » – c'est-à-dire une manière souple et complexe de réfléchir à son inscription dans le temps – pour y rendre les comptes implique plusieurs questionnements. Tout d'abord, il s'agit d'un examen des corpus historiques de la haine³ dans une perspective qui valorise la distance temporelle et l'accumulation des expériences historiques : c'est-à-dire, envisager les vocabulaires qui y sont entraînés après avoir achevé leur « carrière » dans le cadre d'une politique de la violence. Qu'est-ce qui suit après qu'un mot sert à exprimer la haine ? Qu'est-ce qui lui arrive dans sa vie post-hostilité ? La perspective historique s'ouvre vers les survivances et les récurrences en contextes multiples, vers la compréhension des

³ L'importance des corpus historiques constitués par des affects négatifs a été souvent remarquée. On peut donner en guise d'exemple les considérations sur « la langue politique florentine des guerres d'Italie » (Zancarini 2007), les études qui examinent le fonctionnement des émotions négatives lors de la Révolution de 1789 (Mazeau 2021 : 129–188, surtout 163–172), le livre de Brian Porter sur le rôle de l'hostilité dans les nationalismes de l'Europe Centrale et de l'Est au XIX^e siècle (2000), etc.

déplacements et de la remise en question des valeurs sociales, politiques et esthétiques. En effet, examiner les longues durées d'un vocabulaire hostile nous enseigne qu'il n'y a pas une seule « histoire », des origines malignes d'un mot qui se maintiennent, sinon une polarité instable, en agitation permanente, entre destruction et émancipation. Mais à force de suivre cette existence posthume des expressions de haine on est contraint de constater leur persistance et comme une sorte de « préférence » sociale pour des vocabulaires hostiles déterminés. Dans une telle perspective, de nouveaux questionnements se posent, qui concernent le retour de certaines expressions dans une société, et leur capacité de re-émerger au long d'une histoire locale. L'étude de cas que j'ai proposé montre à quel point les mêmes représentations haineuses nourrissent l'imagination collective et reviennent à travers maintes révolutions et changements sociales. En fonction de quoi une société choisit ses vocabulaires hostiles ? Y-a-t-il une distribution locale de l'hostilité à l'instar de cette « géographie de la colère » dont parlait Arjun Appadurai (2007 : 135–154) ?

Il y a un deuxième point qui soulève des questionnements possibles : il n'est guère possible de séparer la haine et l'espoir dans la réalisation historique des vocabulaires hostiles. L'ambivalence du geste de Klemperer, soulignée par ses commentateurs, reste de ce point de vue profondément significative. D'un point de vue historique, l'analyse des discours de haine implique à la fois l'approfondissement de son hostilité et le bilan de ses sorties. Et, à cet égard, on doit tenir compte de la capacité singulière des vocabulaires hostiles d'ouvrir des perspectives sur un devenir, d'engager, autrement dit, à côté du passé et de son émergence présente, un futur. La haine n'est pas seulement inscrite dans le temps, elle porte en état de latence des instructions temporelles. Peut-être serait-il utile de rappeler dans ce contexte la notion de « régime d'historicité » par laquelle François Hartog voulait nommer un ordre culturel capable d'articuler, d'une manière déterminée, passé, présent et futur (2000 : 24). Décrire la haine implique la récupération d'une organisation du temps et, en fonction des médiations esthétiques, des formalisations et des mises en scène, la capacité de projeter cette organisation sur l'histoire. Par leur pouvoir d'entraîner la perspective d'un devenir, les vocabulaires hostiles ont la possibilité de marquer des seuils dans le parcours d'une société – tout comme le mot *golan* a marqué l'évolution de la société roumaine en 1990. Se demander en quels contextes ils le feront, quelles puissances politiques y germinent et quel rapport s'établit avec la marche officielle de l'histoire, est un des plus importants questionnements à poser devant les vocabulaires hostiles.

BIBLIOGRAPHIE

- APPADURAI Arjun, 2009, *Géographie de la colère. La violence à l'âge de la globalisation* [2006], traduit par Françoise Bouillot, Paris : Payot.
- AUBRY Laurence, 2012, *Paradoxalité de la langue et travail d'écriture*, (in :) Aubry – Turpin, 2012 : 376–414.
- AUBRY Laurence, TURPIN Béatrice (éds.), 2012, *Victor Klemperer; repenser le langage totalitaire*, Paris : CNRS Editions.
- BIANCHI Claudia, 2021, *Hate speech. Il lato oscuro des linguaggio*, Bari – Roma : Laterza.
- BRAVO Nicole Fernandez, 2000, LTI. Caractéristiques linguistiques d'un langage « inhumain », *Germanica* [en ligne], 27, disponible sur <http://journals.openedition.org/germanica/2464> (consulté le 6 octobre 2020).

- BUTLER Judith, 2004, *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, traduit par Charlotte Nordmann, Paris : Éditions Amsterdam.
- CARAGIALE Ion Luca, 1957, *O noapte furtunoasă* [1878], (in :) *Opere*, ediție îngrijită de Al. Rosetti, Șerban Cioculescu, Liviu Călin, București : Editura de Stat pentru Literatură și Artă, 11–77.
- CAZACU Boris, 1953, Termeni referitori la port și semnificația lor în cadrul relațiilor sociale, *Studii și cercetări de lingvistică* 4 : 99–136.
- DĂSCĂLESCU Romeo, 1948, Centenarul Revoluției de la 1848, *Ardealul nou* (125) : 1.
- DIDI-HUBERMAN Georges, 2000, *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris : Minuit.
- DIDI-HUBERMAN Georges, 2016, *Devant l'image. Question posée aux fins d'une histoire de l'art* [1990], Paris : Minuit.
- DIDI-HUBERMAN Georges, 2022, *Le témoin jusqu'au bout. Une lecture de Victor Klemperer*, Paris : Minuit.
- DIDI-HUBERMAN Georges, 2023, *Brouillards de peines et de désirs. Faits d'affects 1*, Paris : Minuit.
- EMINESCU Mihai, 2000, *Opere*, IV, *Publicistică*, ediție îngrijită de D. Vatamaniuc, București : Univers Enciclopedic.
- FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et écrits. 1954–1988*, IV, 1980–1988, Paris : Seuil.
- GUMBRECHT Hans Ulrich, 1986, “Un Souffle d'Allemagne ayant passé” : Friedrich Diez, Gaston Paris, and the Genesis of National Philologies, *Romance Philology* 40 (1) : 1–37.
- GUMBRECHT Hans Ulrich, 2003, *The Powers of Philology. Dynamics of Textual Scholarship*, Urbana – Chicago : University of Illinois Press.
- GUMBRECHT Hans Ulrich, 2018, *Pour la philologie. Vie et destin des grands romanistes : Auerbach, Curtius, Spitzer* [2002], traduit par Robert Kahn, Paris : Hermann.
- HAGELSTEIN Maud, 2005, Georges Didi-Huberman : une esthétique du symptôme, *Revista de Filosofie* 34 : 81–96.
- HARTOG François, 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris : Seuil.
- JORDAN Iorgu, 1975, *Stilistica limbii române* [1944], București : Editura Științifică.
- KACPRZAK Alicja, 2012, *La propagande totalitaire et ses instruments discursifs (le cas de la calomnie et de l'invective)* (in :) Aubry – Turpin, 2012 : 335–372.
- KLEMPERER Victor, 1996, *LTI, la langue du IIIe Reich. Carnets d'un philologue* [1947], traduit par Elisabeth Guillot, Paris : Albin Michel.
- KLEMPERER Victor, 2000a, *Mes soldats de papier. Journal 1933–1941* [1995], traduit par Ghislain Riccardi, Paris : Seuil.
- KLEMPERER Victor, 2000b, *Je veux témoigner jusqu'au bout. 1942–1945* [1995], traduit par Ghislain Riccardi, Michèle Kiintz-Tailleur, Jean Tailleur, Paris : Seuil.
- LĂCUSTEANU Grigore, 2016, *Amintirile colonelului Lăcusteanu*, ediție îngrijită de Ion Filitti, București : Humanitas (epub).
- MAZEAU Guillaume, 2021, *Émotions politiques : la Révolution française*, (in :) Alain Corbin (éd.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin du XIXe siècle* [2016], Paris : Seuil, 129–188.
- MICHAUD Yves, 2000, Des modes de subjectivation aux techniques de soi : Foucault et les identités de notre temps, *Cités* (2) : 11–39.
- PORTER Brian, 2000, *When Nationalism Began to Hate*, New York – Oxford : Oxford University Press.
- PORTER James I., 2000, *Nietzsche and the Philology of the Future*, Stanford : Stanford University Press.
- PORTER James I., 2013, *Homer, Skepticism, and the History of Philology*, (in :) *Modernity's Classics*, S.C. Humphreys, R.G. Wagner (éds.), Berlin : Springer, 261–292.
- PORTER James I., 2018, *Philology in Exile : Adorno, Auerbach, and Klemperer*, (in :) *Brill's Companion to the Classics, Fascist Italy and Nazi Germany*, Helen Roche, Kyriakos Demetriou (éds.), Leiden – Boston : Brill : 106–129.
- REBREANU Liviu, 1965, *Golanii*, (in :) *Nuvele*, I, ediție îngrijită de Nicolae Gheran, București : Editura pentru Literatură.

- REGGIANI Christelle, 2012, *Politique de la représentation. La manipulation politique au prisme du discours littéraire*, (in :) Aubry – Turpin, 2012 : 703–736.
- SAMSON Françoise, 2012, *L'usage de la lettre dans LTI de Victor Klemperer*, (in:) Aubry – Turpin, 2012 : 416–447.
- SAMSON Gunhild, 2002, *La LTI et les Tagebücher 1933–1945 : notes d'un philologue ou analyse du discours avant la lettre ?*, (in :) *Passerelles et passeurs: Hommages à Gilbert Krebs et Hansgerd Schulte*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- SEPP Arvi, 2017, National Identity and Autobiographical Literature: The German Reception of Victor Klemperer's Notebooks. *Revue belge de philologie et d'histoire* 95 (3) : 531–547.
- STANCU Zaharia, 1954, Decada manifestărilor culturale, *Gazeta literară* 1 (22) : 1, 4.
- VODOZ Isabelle, 2000, Des Journaux 1933–1945 à LTI. *Germanica* [en ligne], 27, disponible sur <http://journals.openedition.org/germanica/2466> (consulté le 06 octobre 2020).
- YOUNG John Wesley, 2005, From LTI to LQI: Victor Klemperer on Totalitarian Language, *German Studies Review*, 28 (1) : 45-64.
- ZANCARINI Jean-Claude, 2007, Une philologie politique. Les temps et les enjeux des mots (Florence, 1494–1530), *Laboratoire italien. Politique et société* (7) : 61–74.